

WhatsApp :
+225 0546234613

Tehua.unasfa@gmail.com

REPUBLIQUE DE COTE D'IVOIRE

Union – Discipline – Travail

Année Scolaire 2024-2025



PROF : M. TEHUA

Date de séance :

Niveau : Tle A

Séance N°...

QUELQUES SUJETS PROBABLE AU BAC 2025 Côte d'Ivoire

PHILOSOPHIE : SERIE A

1. La liberté

Thème récurrent, central en philosophie :

- **SUJET 1** : Sommes-nous responsables de tout ce que nous faisons ?
- **SUJET 2** : La liberté consiste-t-elle à suivre sa raison ?

2. La justice et le droit

Souvent lié aux débats politiques et sociaux en Afrique :

- **SUJET 3** : La loi suffit-elle à garantir la justice ?
- **SUJET 4** : Peut-on désobéir à la loi au nom de la justice ?

3. La vérité

Thème classique, très abordé dans les séries littéraires :

- **SUJET 5** : La vérité est-elle toujours bonne à dire ?
- **SUJET 6** : Peut-on imposer la vérité ?

4. La conscience

Philosophie de l'esprit, thème central :

- **SUJET 7** : Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?
- **SUJET 8** : La conscience suffit-elle pour se connaître ?

5. La culture et la civilisation

Très pertinent dans le contexte ivoirien :

- **SUJET 9** : La culture est-elle une libération ou une contrainte ?
- **SUJET 10** : La culture est-elle ce qui nous sépare de la nature ?

6. L'art

Souvent choisi pour sa richesse argumentative :

- **SUJET 11** : L'artiste doit-il respecter des règles ?

- **SUJET 12** : *L'art est-il un moyen de connaissance ?*

7. La technique

Avec les évolutions technologiques, ce thème est très probable :

- **SUJET 13** : *La technique rend-elle l'homme plus libre ?*
- **SUJET 14** : *La technique menace-t-elle l'humanité ?*

CORRIGE DES 14 SUJETS

- **SUJET 1 : Sommes-nous responsables de tout ce que nous faisons ?**

ETUDE ORDONNEE

✓ Analyse du sujet

- "**Sommes-nous**" : implique un sujet universel, tous les êtres humains.
- "**Responsables**" : être tenu moralement ou légalement pour auteur d'un acte et devoir en répondre.
- "**Tout ce que nous faisons**" : couvre toutes nos actions, qu'elles soient volontaires, involontaires, conscientes, inconscientes, intentionnelles ou non.

La **problématique** :

Peut-on dire que nous sommes moralement ou juridiquement responsables de toutes nos actions, même lorsque certaines semblent échapper à notre volonté ou notre conscience ?

🔧 Plan dialectique conseillé (Thèse / Antithèse / Synthèse)

I. Oui, nous sommes responsables de tout ce que nous faisons

- L'homme est un **être libre et raisonnable** (Descartes, Kant).
- La **loi morale** et la **justice** exigent la responsabilité.
- Sans responsabilité, il n'y a ni morale, ni sanction possible.
- Exemples : tribunaux jugent des crimes sur la base de la responsabilité ; on éduque les enfants à être responsables de leurs actes.

Citation utile : « L'homme est condamné à être libre. » – *Jean-Paul Sartre*

II. Non, nous ne sommes pas responsables de tout

- Certaines actions échappent à notre volonté (ex : sommeil, réflexes, actes inconscients – Freud).
- Des **conditions sociales ou psychologiques** influencent nos actes (ex : pauvreté, manipulation, maladie mentale).
- Parfois, on agit **sous la contrainte** (menace, urgence, ignorance involontaire).

Exemple : un malade mental commettant un crime n'est pas tenu pleinement responsable par la loi.

III. Nous sommes partiellement responsables, selon les conditions de l'action

- La responsabilité dépend du **degré de liberté** et de conscience dans l'acte.
- L'éducation et la société peuvent aider à **construire la responsabilité**.
- Il faut distinguer entre :
 - Responsabilité **morale** (intérieure, conscience),
 - Responsabilité **juridique** (sociale, devant la loi),
 - Responsabilité **causale** (avoir causé un fait sans volonté).

Conclusion : l'homme est responsable **dans la mesure où il est libre et conscient**.

Conclusion

Nous ne sommes pas **absolument** responsables de tout ce que nous faisons, car certaines actions échappent à notre contrôle. Toutefois, dans la plupart des cas, notre **liberté** et notre **raison** nous obligent à assumer les conséquences de nos actes. La **responsabilité** n'est donc pas totale mais **conditionnée** par notre conscience et notre liberté.

REDACTION COMPLETE DU SUJET 1



Introduction

L'homme est un être libre, doté de raison et de conscience, capable de choisir ses actions. Cette liberté semble fonder sa **responsabilité morale**, juridique et sociale. Ainsi, il semble naturel de tenir chacun responsable de ses actes. Pourtant, peut-on dire que **nous sommes responsables de tout ce que nous faisons**, y compris de nos erreurs, de nos actes involontaires ou inconscients ? La question interroge la **limite entre liberté et contrainte**, entre **conscience et inconscience**, entre **intention et circonstance**.

Comme le dit Jean-Paul Sartre : « L'homme est condamné à être libre », c'est-à-dire que même lorsqu'il ne veut pas choisir, il choisit quand même, et doit donc en **assumer les conséquences**.

Mais peut-on être tenu pour responsable d'actions que l'on n'a pas pleinement maîtrisées ?

Nous verrons d'abord que l'homme est, en principe, responsable de ses actes, avant de montrer que certaines situations réduisent cette responsabilité. Enfin, nous proposerons une conception nuancée et conditionnée de la responsabilité.



Développement

L'un des fondements de la responsabilité est la **liberté humaine**. Être libre, c'est pouvoir choisir entre plusieurs possibilités et agir selon sa propre volonté. Selon Kant, « Agis de telle sorte que tu puisses vouloir que la maxime de ton action devienne une loi universelle » : cela implique que nos actes sont **soumis au jugement moral**, donc à notre responsabilité. En outre, l'existence de lois (morales et juridiques) présuppose que l'homme est responsable. Un individu qui vole ou tue en toute

conscience est jugé et puni, car il savait ce qu'il faisait. La **conscience morale**, selon Rousseau, est une « voix intérieure » qui nous guide et qui fait de nous des **êtres responsables**. Ainsi, lorsqu'un individu agit en toute **liberté et lucidité**, il est pleinement responsable de ce qu'il fait.

Cependant, certaines de nos actions échappent à notre contrôle. Parfois, nous agissons sous l'effet de forces qui nous dépassent : l'**inconscient**, selon Freud, joue un rôle important dans nos comportements. Freud affirme : « Le moi n'est pas maître dans sa propre maison » : cela signifie que certains actes sont **guidés par des désirs refoulés** ou des traumatismes passés. De plus, dans certaines situations extrêmes (violence, peur, contrainte), notre liberté est suspendue. Une personne qui agit **sous la menace** ou en état de choc peut ne pas être jugée totalement responsable. En droit, on parle de circonstances **atténuantes** ou de **non-responsabilité pénale** (ex : maladie mentale). Enfin, l'**ignorance involontaire** (ne pas savoir que l'on fait mal) ou les **réflexes** (agir sans réfléchir) posent problème : dans ces cas, la conscience est absente ou réduite.

Entre une responsabilité totale et une irresponsabilité complète, il faut adopter une position **nuancée**. Comme le dit Aristote dans *Éthique à Nicomaque*, « Nous sommes responsables des actes que nous accomplissons volontairement ». Il distingue les actes volontaires (imputables) des actes involontaires (non imputables). Il faut donc évaluer, dans chaque situation, **le niveau de connaissance, de liberté et d'intention**. Par ailleurs, la société a pour rôle **d'éduquer et former à la responsabilité**. Plus l'individu est éclairé, conscient de ses actes et capable de juger, plus il doit répondre de ses choix. Pour Kant, la liberté n'est pas l'absence de loi, mais l'obéissance à la **loi que l'on se donne à soi-même** : être responsable, c'est être capable de **se juger soi-même** et d'agir moralement.

Conclusion

En définitive, nous ne sommes pas **absolument** responsables de tout ce que nous faisons, car certaines actions échappent à notre **volonté ou conscience**. Toutefois, dans la mesure où nous sommes des êtres **libres, raisonnables et capables de discernement**, nous sommes **globalement responsables** de nos actes. La responsabilité ne doit donc pas être vue comme une **obligation absolue**, mais comme une **exigence conditionnée par notre liberté et notre lucidité**. C'est pourquoi Sartre disait : « Être libre, c'est porter le poids du monde entier sur ses épaules ».

- **SUJET 2 : La liberté consiste-t-elle à suivre sa raison ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 2

Introduction

La liberté est l'un des idéaux les plus élevés que l'homme puisse poursuivre. Être libre, c'est pouvoir agir selon sa volonté, sans contrainte. Mais cette volonté peut être **guidée par la raison**, c'est-à-dire notre capacité à réfléchir, juger, comprendre. La **raison** nous oriente vers ce qui est juste, moral, utile ou vrai. Dès lors, on peut se demander : **La liberté consiste-t-elle simplement à suivre sa raison ?** Cela suppose qu'être libre, ce n'est pas seulement faire ce que l'on veut, mais **agir de manière rationnelle**, en respectant certaines règles. Comme le dit Kant : « L'homme n'est libre que par la loi qu'il se donne à lui-même. » Mais est-ce encore de la liberté si on agit selon une contrainte intérieure, même rationnelle ? **La liberté n'implique-t-elle pas aussi la possibilité de s'opposer à la raison**, de choisir l'irrationnel, voire de se tromper ?

Nous verrons d'abord que la raison semble garantir une liberté authentique, avant de montrer qu'elle peut aussi restreindre l'expression spontanée de la liberté. Nous concluons sur une vision équilibrée de la liberté.

Développement

La raison permet à l'homme de ne pas être esclave de ses passions ou de ses instincts. Selon Descartes, « être libre, c'est pouvoir se déterminer soi-même à agir », ce qui implique un usage éclairé de la raison. En suivant la raison, l'homme agit **en connaissance de cause**, selon des principes qu'il choisit lui-même. Cela s'oppose à une fausse liberté qui consisterait à faire n'importe quoi sous l'effet du désir ou de l'émotion. Kant affirme : « L'autonomie de la volonté est la condition de la liberté. » Autrement dit, on est libre quand on suit la **loi morale** issue de la raison, et non lorsqu'on agit aveuglément. La raison permet donc à l'homme de **se maîtriser** et de **choisir ses actes** en toute conscience : c'est une liberté **réfléchie et responsable**.

Suivre sa raison peut parfois être vécu comme une **forme d'auto-contrainte** : on ne fait pas ce qu'on désire, mais ce que l'on « doit » faire. Rousseau disait : « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté », mais cette loi peut parfois sembler étrangère à nos élans naturels. La liberté, pour beaucoup, c'est aussi **l'indépendance**, la **créativité**, le **pouvoir de choisir autrement**, même contre la raison. Bergson distingue la liberté comme élan vital, comme création imprévisible, du simple calcul rationnel. Ainsi, l'artiste, l'amoureux, le croyant peuvent agir avec une forme de liberté **intuitive, émotionnelle ou spirituelle**, qui dépasse la seule logique rationnelle. On peut aussi **choisir librement l'irrationnel**, ou même l'absurde, comme chez **Albert Camus**, qui valorise la révolte contre un monde sans sens.

La véritable liberté ne s'oppose pas à la raison, mais ne s'y réduit pas non plus. Il s'agit d'un **équilibre entre la réflexion et la spontanéité**. Spinoza explique que l'homme libre est celui qui « agit selon la nécessité de sa propre nature, c'est-à-dire selon la raison », mais il reconnaît que cette raison doit exprimer **notre essence**, pas seulement des règles imposées.

La liberté devient alors **authentique** quand elle est **personnelle, éclairée, assumée**.

Comme le dit Hegel : « La liberté est l'intelligence de la nécessité » : il faut comprendre le monde, la morale et ses limites pour agir librement en son sein.

L'éducation, la culture, le dialogue avec soi-même permettent ainsi de **concilier raison et liberté**, sans sacrifier ni l'une ni l'autre.

✓ Conclusion

La liberté ne consiste pas uniquement à faire ce que l'on veut, ni à suivre strictement sa raison. Elle suppose une **capacité à réfléchir sur ses actes**, à les assumer, à les choisir en conscience. Suivre sa raison, c'est souvent agir librement, mais à condition que cette raison soit **intérieurement acceptée et intégrée**, non vécue comme une contrainte. La liberté est donc à la fois **maîtrise de soi, lucidité, et pouvoir de choisir**, y compris parfois au-delà du pur raisonnable. Être libre, c'est **savoir quand suivre la raison... et quand l'écouter sans s'y enfermer**.

- **SUJET 3 : La loi suffit-elle à garantir la justice ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 3

✓ Introduction

La justice est un **idéal moral et social** qui vise à garantir l'égalité, le respect des droits, et l'ordre dans une société. Elle s'exprime concrètement à travers **la loi**, qui détermine ce qui est permis ou interdit. La loi, en tant que norme juridique, semble donc être le principal **instrument de la justice**. Mais on peut se demander : **La loi suffit-elle réellement à garantir la justice ?** Autrement dit, le fait qu'une loi existe et soit appliquée implique-t-il nécessairement qu'il y ait **justice** ?

Selon Montesquieu, « Une chose n'est pas juste parce qu'elle est loi ; elle doit être loi parce qu'elle est juste. »

Cela suggère que la loi ne garantit pas toujours la justice, car elle peut être injuste dans son contenu ou dans son application. Nous verrons d'abord que la loi est un moyen essentiel pour établir la justice, avant de montrer ses limites, puis d'envisager une justice plus large, fondée sur des principes moraux et universels.

Développement

La loi permet de **réguler les relations sociales**, d'éviter l'arbitraire et la vengeance personnelle. Pour Platon, la justice dans la cité est l'harmonie entre les différentes fonctions sociales, organisée par des lois justes. La loi est donc un **cadre objectif et impersonnel**, qui garantit l'égalité entre les citoyens. Sans elle, la justice serait laissée à l'appréciation subjective de chacun. Hobbes justifie l'État et les lois pour sortir de l'état de nature où règne la loi du plus fort : « L'homme est un loup pour l'homme. » La loi rend possible **l'ordre, la sécurité et les droits**. Elle assure que les mêmes règles s'appliquent à tous, ce qui est une condition fondamentale de la justice.

Il existe des lois **injustes** dans l'histoire : esclavage, ségrégation, apartheid, lois discriminatoires... Martin Luther King disait : « Une loi injuste n'est pas une loi. » Il appelait à la **désobéissance civile** face à des lois qui violent la dignité humaine. De plus, certaines lois sont **mal appliquées** ou contournées, notamment par les puissants. La loi peut alors **protéger les intérêts d'un groupe**, au lieu de servir le bien commun. Marx critique le droit bourgeois qui prétend être neutre mais défend en réalité les intérêts de la classe dominante. Par ailleurs, une loi **trop rigide ou mal adaptée** peut produire des effets injustes. Une justice uniquement fondée sur la loi risque donc de **manquer d'humanité et d'équité**.

La justice ne se réduit pas à l'application mécanique de la loi. Elle implique une réflexion **éthique** sur ce qui est **juste en soi**, au-delà des règles établies. Aristote distingue la justice **légale** (suivre la loi) de la justice **équitable** (adapter la loi aux situations concrètes). L'équité est supérieure lorsqu'elle corrige les injustices de la loi. Une société juste est donc celle dont les lois sont **inspirées par la raison, l'humanité et le respect des droits fondamentaux**.

Pour Kant, la loi juste est celle qui respecte la dignité de l'homme en tant que fin en soi.

La justice suppose aussi une **conscience individuelle**, capable de juger les lois, de les critiquer et d'agir avec responsabilité. Ainsi, **la loi ne suffit pas à elle seule** : elle doit être **juste dans son contenu, bien appliquée, et soumise à un jugement moral**.

Conclusion

La loi est **nécessaire mais non suffisante** pour garantir la justice. Elle constitue un cadre juridique indispensable à la vie sociale, mais peut être **imparfaite, injuste ou mal appliquée**. C'est pourquoi une société véritablement juste doit sans cesse **réviser ses lois à la lumière des principes moraux, des droits humains et de l'équité**. La justice est un idéal supérieur à la loi : elle en est la mesure. Comme l'affirme Montesquieu, la loi n'est juste que si elle respecte les exigences de la justice véritable, fondée sur la raison, l'humanité et l'équité.

- **SUJET 4 : Peut-on désobéir à la loi au nom de la justice ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 4

Introduction

La **loi** est un ensemble de règles qui organisent la vie en société. Elle est censée garantir l'**ordre**, la **paix** et la **justice**. Cependant, il arrive que certaines lois soient perçues comme injustes : elles peuvent favoriser certains groupes, opprimer des minorités ou violer les droits humains. Dans ce cas, une question essentielle se pose : **Peut-on désobéir à la loi au nom de la justice ?** Autrement dit, est-il légitime de **transgresser la loi** quand elle contredit des **principes moraux supérieurs** ?

Socrate affirmait qu'il faut toujours obéir aux lois, tandis que Martin Luther King revendiquait la désobéissance civile face aux lois injustes. La tension entre l'obéissance à la loi et la fidélité à la justice est donc au cœur de ce débat. Nous verrons d'abord qu'obéir à la loi est un devoir fondamental, puis que certaines circonstances peuvent justifier la désobéissance, avant de conclure sur une position équilibrée.

Développement

La loi est l'expression de la volonté générale (Rousseau) et vise à garantir **l'égalité** et la **coexistence pacifique**. Si chacun désobéit selon ses propres jugements, c'est le **désordre** qui s'installe. Socrate, dans le *Criton*, refuse de fuir sa condamnation injuste, affirmant que désobéir à la loi, c'est détruire la cité elle-même. La **justice institutionnelle** repose donc sur le **respect de la loi**, même quand elle nous paraît sévère ou imparfaite. Kant souligne que « l'homme ne peut être libre que dans un État où règne la loi », car la liberté consiste à obéir à la loi qu'on s'est donnée. En ce sens, **désobéir met en danger le cadre collectif** de la justice et encourage l'anarchie.

Cependant, toutes les lois **ne sont pas justes**. Il existe des lois **racistes, sexistes, coloniales** ou totalitaires. Martin Luther King écrit dans sa *Lettre de la prison de Birmingham* : « Une loi injuste n'est pas une loi. » Il appelle à la **désobéissance civile**, non violente mais ferme, pour restaurer la justice. La **conscience morale** peut entrer en conflit avec la légalité. Dans ces cas, **désobéir devient un acte de courage éthique**. Hannah Arendt, à propos du nazisme, montre comment des individus ont obéi à des lois inhumaines par simple conformité : cela pose la question de la **responsabilité morale individuelle**. Refuser d'appliquer une loi injuste peut donc être **un devoir supérieur**, au nom des droits de l'homme, de la dignité humaine ou de l'équité.

Désobéir à la loi ne doit pas être un acte arbitraire ou impulsif. Il faut que cette désobéissance : Soit **fondée sur des principes moraux solides**, Se fasse **de manière pacifique et assumée**, Vise à **corriger une injustice réelle**, et non à servir des intérêts personnels. Thoreau, dans *La Désobéissance civile*, affirme que « le citoyen doit faire passer la justice avant la loi », mais il souligne aussi la nécessité d'agir avec **responsabilité**. Ainsi, la désobéissance peut être **constructive** quand elle pousse l'État à réformer ses lois et à **se rapprocher d'une justice véritable**.

Conclusion

Il est généralement juste d'obéir à la loi, car elle fonde la vie sociale. Mais quand la loi est **manifestement injuste, la désobéissance devient une exigence morale**. Désobéir, dans ce cas, ce n'est pas rejeter la loi, mais chercher à la **rendre plus juste**. Toutefois, cette désobéissance doit être **raisonnée, non violente, et guidée par l'intérêt général**. C'est ainsi qu'elle peut **réconcilier la légalité et la justice**.

• **SUJET 5 : La vérité est-elle toujours bonne à dire ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 5

✓ Introduction

La vérité est souvent perçue comme une **valeur fondamentale** dans les relations humaines, le savoir et la morale. Elle désigne la **conformité du discours avec la réalité**, ou l'accord de nos paroles avec ce qui est. Dire la vérité semble alors une exigence naturelle de **sincérité**, de **respect** et de **justice**. Mais en pratique, certaines vérités peuvent **blessar, nuire** ou **mettre en danger autrui**. Cela soulève un dilemme moral : **faut-il toujours dire la vérité ?** Peut-on parfois se taire, mentir ou dissimuler au nom du **bien** ou de la **prudence** ?

Comme le disait Pascal : « Dire toute la vérité est bon pour Dieu, mais non pour l'homme. » Nous verrons d'abord que la vérité est un devoir moral essentiel, puis qu'elle peut, dans certains cas, causer du tort, avant de conclure sur une position équilibrée.

🧱 Développement

La vérité est un pilier de la **confiance** entre les êtres humains. Sans vérité, il n'y a pas de **justice**, pas de **savoir fiable**, pas de **relations sincères**. Kant affirme : « Le mensonge est toujours moralement condamnable. » Pour lui, même mentir pour protéger quelqu'un est inacceptable, car cela nuit à l'humanité en général. Dans une société, le respect de la vérité est nécessaire au **vivre-ensemble**. Mentir, c'est manipuler, tromper, nier la liberté de l'autre. Simone Weil dit : « La vérité est un besoin aussi sacré que la nourriture. » Ainsi, même si elle dérange, la vérité est indispensable pour agir de manière **juste, libre et responsable**.

Dire la vérité n'est pas toujours bénéfique. Il arrive qu'elle **détruise des relations, cause des souffrances inutiles** ou **mette en danger des vies**. Nietzsche écrivait : « La vérité tue. » Il souligne que certaines vérités, dites brutalement, peuvent faire plus de mal que de bien. Par exemple, faut-il tout dire à une personne malade ? À un enfant ? Dire une vérité peut parfois être **cruel**, ou **imprudent**. Paul Valéry affirmait : « La politesse consiste à cacher ce qu'on pense. » Parfois, le **tact, le silence, voire le mensonge par omission** peuvent préserver l'harmonie sociale ou la dignité d'autrui.

La vérité est précieuse, mais elle doit être **transmise avec discernement**. Il ne s'agit pas de mentir systématiquement, mais de **choisir quand et comment dire la vérité**, selon les circonstances. Aristote évoquait la **vertu de prudence (phronesis)** : une capacité à bien juger selon les situations. Il peut être plus juste de différer une vérité, de la dire avec délicatesse, ou de ne pas tout révéler, si cela sert un **but moral supérieur**. Gandhi, pourtant partisan de la vérité absolue, reconnaît qu'elle doit être **liée à la non-violence** : ne pas nuire, même avec des paroles vraies. Dire la vérité devient alors un **art éthique**, qui consiste à **respecter à la fois le vrai et le bien**.

Conclusion

La vérité est une valeur fondamentale qu'il faut défendre, car elle rend possible la **justice, la confiance et la liberté**. Mais elle n'est pas toujours **opportune à dire sans discernement**. Certaines vérités peuvent nuire si elles ne sont pas exprimées avec **prudence** et **humanité**. Il ne s'agit donc pas de mentir par facilité, mais de savoir **quand et comment dire la vérité**, pour qu'elle **serve réellement le bien**. En ce sens, la vérité est toujours précieuse, mais **pas toujours bonne à dire n'importe comment, ni n'importe quand**.

- **SUJET 6 : Peut-on imposer la vérité ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 6

Introduction

La **vérité**, entendue comme l'accord entre une proposition et la réalité, est souvent recherchée dans les domaines de la science, de la morale, de la politique ou de la religion. Elle semble être un **bien universel**, car elle permet d'éviter l'erreur, l'illusion, et d'éclairer l'esprit humain. Mais une question importante se pose : **Peut-on imposer la vérité ?** Autrement dit, est-il légitime – ou même possible – de **contraindre autrui à reconnaître ou accepter une vérité**, même contre sa volonté ?

Comme le disait Kant : « On peut forcer les gens à obéir, mais non à penser. »

Nous verrons d'abord que la vérité peut avoir un caractère universel qui justifie sa diffusion, puis que l'imposition de la vérité peut conduire à des dérives, avant de conclure sur la nécessité de convaincre plutôt que d'imposer.

Développement

Certaines vérités – scientifiques, morales ou historiques – semblent **objectives et indispensables**. Par exemple, dire que la Terre est ronde, ou que l'esclavage est une injustice, relève de vérités qu'on ne peut relativiser sans tomber dans l'ignorance ou la mauvaise foi. Dans ce sens, il est légitime de **combattre l'erreur, les fausses croyances ou la désinformation**, surtout si elles mettent en danger la société. Spinoza affirme que « la vérité est norme d'elle-même et du faux » : elle s'impose d'elle-même par sa clarté. Ainsi, dans certains cas (éducation, justice, science), **transmettre la vérité avec insistance** peut sembler nécessaire, voire moralement impératif.

Toute **imposition autoritaire** de la vérité nie la **liberté de pensée** et conduit souvent à des formes de **domination ou de totalitarisme**. Hannah Arendt montre que les régimes totalitaires prétendent imposer leur « vérité officielle », ce qui mène à la manipulation, à la propagande et à la suppression de l'esprit critique. Même si une vérité est juste, elle ne peut être assimilée sans un **acte libre de**

l'esprit. Socrate, dans les dialogues de Platon, n'impose jamais la vérité : il **questionne, dialogue, fait accoucher l'esprit (maïeutique)**. Imposer la vérité revient souvent à **imposer une opinion ou un dogme**, ce qui est contraire à l'idée même de **recherche philosophique et scientifique**.

La vérité ne se décrète pas : elle **se cherche, se discute, se comprend**. Pour Descartes, l'esprit ne doit rien accepter sans l'avoir examiné par lui-même. Il est donc plus efficace et plus respectueux **d'éduquer, d'argumenter, de convaincre**, plutôt que de forcer. Montaigne disait : « Il vaut mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine. » La vérité peut être **proposée**, non **imposée**. C'est à chacun de faire l'effort de l'accueillir librement. C'est ainsi que la vérité peut vraiment **transformer l'homme**, en l'éclairant, non en l'écrasant.

Conclusion

Il est parfois nécessaire de **défendre** et de **transmettre** la vérité, surtout face à l'erreur ou au mensonge. Mais **l'imposer par la contrainte** est à la fois **inefficace et contraire à la dignité humaine**. La vérité ne peut pas être imposée, elle doit être **comprise, librement accueillie et discutée**. La véritable transmission de la vérité passe donc par **l'éducation, le dialogue et la liberté de penser**, conditions essentielles d'une société éclairée.

- **SUJET 7 : Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 7

Introduction

La conscience de soi est ce qui semble nous définir en tant qu'êtres humains. Lorsque je dis « je suis ceci » ou « je me sens cela », je fais appel à ma **conscience personnelle**. Elle me permet de me connaître, de me situer dans le monde, d'agir librement. Mais cette conscience de soi est-elle suffisante pour dire **qui je suis réellement** ? Autrement dit, **suis-je exactement ce que j'ai conscience d'être, ou existe-t-il en moi autre chose, de plus profond ou de plus caché** ?

« Connais-toi toi-même », disait Socrate : cette maxime suppose que ce que je suis ne m'est pas immédiatement donné. Nous verrons d'abord que la conscience joue un rôle central dans l'identité, puis que cette conscience est **limitée** ou **trompeuse**, avant de conclure sur une conception plus complète du « moi ».

Développement

La conscience de soi me permet de **me reconnaître comme un être unique**, capable de dire « je », de penser, de choisir. Descartes fonde toute connaissance sur le « cogito » : « Je pense, donc je suis ». Je suis ce dont j'ai conscience : mes pensées, mes souvenirs, mes décisions. Cela me donne une **identité morale et personnelle**. Pour Kant, la conscience de soi fonde la **dignité humaine**, car elle rend possible la liberté et la responsabilité. Sans conscience, je ne pourrais pas me définir comme une **personne**, ni répondre de mes actes.

Ma conscience peut être **partielle, incomplète ou illusoire**. Je peux **me mentir à moi-même**, ignorer des aspects de ma personnalité, refouler des désirs. Freud affirme que « le moi n'est pas maître dans sa propre maison » : il existe un **inconscient** qui détermine nos pensées et nos comportements, à notre insu. Ainsi, je peux croire que je suis libre et raisonnable, alors que je suis influencé par des **pulsions inconscientes**, des traumatismes, des mécanismes psychologiques. De plus, mon identité ne se limite pas à ce dont j'ai conscience : elle est aussi **inscrite dans mon corps, mon passé, mes relations sociales**. Nietzsche critique l'illusion d'un « sujet transparent à lui-même » : nous sommes aussi **devenus ce que nous sommes** par l'histoire, la culture et l'habitude.

Je ne suis **ni totalement transparent à moi-même**, ni totalement étranger à ce que je ressens. Il faut reconnaître que **la conscience joue un rôle important**, mais qu'elle est **située dans un ensemble plus large**. Paul Ricoeur parle d'une « identité narrative » : je me construis à travers le récit que je fais de moi-même, en intégrant des éléments conscients et inconscients. Mon identité évolue avec le temps, les expériences, les rencontres : je me découvre parfois à travers **les autres, les événements, les choix que je fais**. Sartre disait : « L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. » Je me définis dans l'action, au-delà de la seule conscience.

Conclusion

Je suis bien **en partie ce que j'ai conscience d'être**, car la conscience me donne une image de moi-même, me rend libre et responsable. Mais **je ne me réduis pas à cette conscience** : d'autres dimensions de mon être m'échappent, comme l'inconscient, le corps, la culture ou l'histoire. Pour me connaître vraiment, je dois accepter cette complexité, et reconnaître que mon identité est **en construction permanente**, entre **conscience, profondeur et relation à autrui**.

- **SUJET 8 : La conscience suffit-elle pour se connaître ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 8

Introduction

Se connaître soi-même est l'une des plus anciennes aspirations philosophiques. La célèbre maxime gravée au fronton du temple de Delphes, reprise par Socrate – « **Connais-toi toi-même** » – invite chacun à réfléchir sur sa propre nature. Pour cela, nous disposons de la **conscience**, cette faculté de se représenter ses pensées, ses sentiments, ses actes. Mais cette **conscience de soi** permet-elle réellement de tout connaître de ce que nous sommes ? Autrement dit, **la conscience suffit-elle pour se connaître pleinement ?**

Nous verrons dans un premier temps que la conscience est essentielle à la connaissance de soi, avant de montrer ses limites, puis d'envisager d'autres voies complémentaires pour accéder à soi.

Développement

La conscience permet à l'homme de **se distinguer des autres êtres vivants** : elle lui donne accès à ses pensées, ses souvenirs, ses désirs. Descartes, dans le *Discours de la méthode*, fonde toute certitude sur la conscience : « Je pense, donc je suis ». Grâce à la conscience, je suis capable de **me poser comme sujet**, de m'interroger, de juger mes actions, de former un projet. Pour Kant, la conscience donne à l'homme sa **dignité morale**, car elle fait de lui un être libre, responsable de ses actes. Ainsi, la conscience est un **prérequis fondamental** de la connaissance de soi.

La conscience n'est **ni totale ni infaillible**. L'individu peut **s'illusionner sur lui-même**, refouler certains désirs, ignorer certaines causes de ses comportements. Freud, dans *L'inconscient*, montre que le moi n'est que la partie visible d'une vie psychique plus vaste. Il écrit : « Le moi n'est pas maître dans sa propre maison. » Cela signifie qu'une partie de ce que je suis m'échappe : je suis aussi **déterminé par des pulsions inconscientes**, des expériences refoulées, ou des schémas que j'ignore. De plus, la conscience est influencée par l'environnement, l'éducation, la société. Elle peut donc **refléter une image de soi déformée** par les autres.

Pour mieux se connaître, il ne suffit pas de s'introspecter : il faut aussi **se confronter à l'expérience, au regard d'autrui, et au réel**. Hegel montre que l'homme prend conscience de lui-même **dans la reconnaissance par autrui** : c'est à travers les relations humaines que je découvre des aspects de moi-même. Paul Ricœur parle de **l'identité narrative** : je me construis et me comprends à travers le récit de ma vie, de mes choix, de mes échecs. L'action, le temps, le langage sont donc **nécessaires** pour approfondir ce que la conscience seule ne peut pas complètement saisir. C'est à travers ces **médiations** que je peux progresser dans la connaissance de moi-même.

Conclusion

La conscience est **indispensable** pour accéder à soi : elle permet de se penser comme un sujet, de réfléchir, de se juger. Mais **elle ne suffit pas à elle seule** : des aspects importants de notre être – inconscient, habitudes, influences sociales – échappent à la conscience immédiate. Se connaître

vraiment suppose donc de **compléter la conscience par d'autres voies** : l'analyse, l'expérience, le dialogue, le récit. La conscience est **un point de départ**, mais la connaissance de soi est un **chemin complexe et profond**, qui exige du temps, du courage et parfois, l'aide d'autrui.

- **SUJET 9 : La culture est-elle une libération ou une**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 9

Introduction

La **culture** désigne l'ensemble des connaissances, des pratiques, des croyances, des valeurs et des productions que l'homme acquiert et transmet au sein d'une société. Elle s'oppose souvent à la nature, entendue comme ce qui est inné. Mais si la culture élève l'homme au-dessus de l'instinct, **le rend-elle libre pour autant ?** Ou bien, en nous conditionnant, en imposant des normes et des règles, **la culture ne serait-elle pas aussi une forme de contrainte ?** Cette double nature de la culture interroge : **Est-elle un instrument de libération ou une force d'aliénation ?**

Nous verrons d'abord en quoi la culture peut être une **source d'émancipation**, avant d'en analyser les **dimensions contraignantes**, puis de chercher un dépassement de cette opposition.

Développement

La culture permet à l'homme de **dépasser sa condition naturelle**. Par l'éducation, l'art, le langage, les sciences, l'être humain développe ses **capacités intellectuelles et morales**. Selon Kant, « l'homme ne devient homme que par l'éducation ». La culture est ce qui fait de nous des êtres raisonnables et autonomes. Elle nous libère de l'ignorance, de la violence brute, de la superstition. Par exemple, apprendre l'histoire ou la philosophie nous permet de **penser par nous-mêmes**, de nous affranchir des préjugés. Rousseau souligne que la culture permet à l'homme de **se perfectionner librement**. Elle ouvre un espace de choix, de critique, de réflexion. Ainsi, la culture élargit notre horizon, donne du sens à notre existence, nous **rend responsables de nous-mêmes**.

Toute culture repose sur des **normes, des codes, des règles**, qui orientent nos comportements, parfois **sans que nous en ayons conscience**. Nietzsche critique la culture comme un **dressage** de l'homme, qui refoule ses instincts naturels pour vivre en société. La culture peut aussi **imposer des rôles sociaux**, des idéologies, des traditions oppressives (sexisme, racisme, etc.). Elle peut servir les intérêts de certains groupes et **conditionner les esprits**. Marx parle de la culture dominante comme

de l'**idéologie de la classe dominante**, utilisée pour maintenir l'ordre social. De ce point de vue, la culture **limite la liberté** individuelle : elle nous **formate, réprime la spontanéité**, nous rend parfois **aliénés à des normes que nous n'avons pas choisies**.

La culture n'est ni bonne ni mauvaise en soi. Elle est **ambivalente** : elle peut enfermer si elle est subie, mais elle peut **libérer si elle est choisie et critiquée**. Michel Foucault montre que la culture produit des normes, mais que le sujet peut **les interroger et s'en affranchir**. L'accès à la culture (éducation, art, philosophie, science) donne à l'individu les outils pour **penser autrement**, pour **résister aux conditionnements**, pour **créer du sens nouveau**. Comme le disait Albert Camus : « La culture est la règle qui permet la révolte. » Autrement dit, c'est **en connaissant les limites de notre culture que nous pouvons espérer nous en libérer**, et devenir réellement autonomes.

Conclusion

La culture est à la fois **ce qui nous élève** et **ce qui nous façonne**. Elle peut être **libératrice**, quand elle ouvre l'esprit, développe la réflexion, favorise l'émancipation. Mais elle peut aussi être **contraignante**, si elle impose des normes arbitraires ou empêche l'individu de se penser librement. La véritable liberté consiste donc à **habiter la culture de manière critique**, à en faire un instrument de réflexion et non un carcan. C'est en ce sens que la culture peut être **non seulement transmise**, mais aussi **transformée** par ceux qui la vivent.

- **SUJET 10 : La culture est-elle ce qui nous sépare de la nature ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 10

Introduction

L'être humain est à la fois un **être naturel**, soumis à des lois biologiques, et un **être culturel**, capable de créer, de transmettre et de transformer son milieu. La **nature** renvoie à ce qui est inné, spontané, biologique, tandis que la **culture** désigne ce qui est acquis, construit, transmis par l'éducation et les institutions humaines. Dès lors, on peut se demander : **la culture est-elle ce qui nous sépare de la nature ?** Autrement dit, l'homme devient-il *autre* que naturel en devenant *cultivé* ?

Rousseau écrivait : « Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin quand nous sommes grands, nous est donné par l'éducation, c'est-à-dire par la culture. » Nous verrons d'abord que la culture marque une **rupture fondamentale avec la nature**, avant de

reconnaître qu'elle en reste **profondément liée**, et enfin de montrer que la culture permet **d'humaniser la nature** sans s'y opposer absolument.

Développement

L'homme se distingue des animaux par ses **capacités culturelles** : il parle, il invente, il transmet des savoirs, il crée de l'art, il enterre ses morts. Claude Lévi-Strauss affirme : « La culture commence là où l'interdit de l'inceste s'impose. » Cela montre que la culture institue des **règles**, là où la nature ne connaît que des **instincts**. Kant distingue clairement la nature (ce que l'on subit) de la culture (ce que l'on construit). L'homme ne naît pas humain : il le devient par **l'éducation**, qui transforme sa nature brute en moralité. Ainsi, la culture semble **arracher l'homme à la nature** : il cuisine au lieu de manger cru, se vêt au lieu de rester nu, crée des lois plutôt que de se livrer à la force.

Même cultivé, l'homme reste un **être biologique** : il mange, dort, ressent des émotions, a des besoins. Rousseau, dans *Discours sur l'origine de l'inégalité*, rappelle que l'homme cultivé n'a pas entièrement perdu ses **passions naturelles**. La culture **ne supprime pas la nature**, elle la **façonne**, la **régule**, parfois même la **réprime**. Mais l'instinct, les pulsions, les besoins demeurent. De plus, certaines formes de culture prétendent **revenir à la nature** : écologie, naturalisme, spiritualité primitive. L'homme **n'échappe jamais totalement à sa condition naturelle**.

La culture ne détruit pas la nature, elle **l'humanise**. Hegel montre que l'homme se forme par le **travail**, c'est-à-dire en transformant la nature selon ses fins : il devient sujet en s'opposant à elle, mais sans jamais la nier. La culture est une **prise de distance** vis-à-vis de la nature, mais aussi un **dialogue** avec elle. Bergson écrit que « l'humanité est la création d'une nature seconde », fruit de l'intelligence et de la liberté. Autrement dit, la culture ne nous sépare pas de la nature **absolument** : elle permet de **donner un sens à notre rapport à elle**, de construire une nature **humaine**, symbolique et morale.

Conclusion

La culture marque bien une **rupture avec la nature** : elle permet à l'homme de **se libérer des instincts**, d'inventer des formes de vie originales, de bâtir des civilisations. Mais elle ne nous **sépare pas totalement** de la nature : elle en est issue, elle s'y appuie, et elle la **transforme** plutôt qu'elle ne l'abolit. En réalité, la culture est ce par quoi l'homme **humanise sa nature**, en la dépassant sans jamais complètement s'en détacher.

- **SUEJT 11 : L'artiste doit-il respecter des règles ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 11

Introduction

L'art est souvent perçu comme le domaine de la **liberté d'expression**, de l'**imagination** et de la **création personnelle**. L'artiste serait un être libre, en marge des conventions, qui suit son inspiration. Pourtant, dans de nombreuses disciplines artistiques (musique, peinture, littérature, etc.), il existe des **règles de composition**, des **normes de style**, voire des **cadres sociaux et moraux** à respecter. Dès lors, on peut se demander : **l'artiste doit-il respecter des règles ?** Autrement dit, **la création artistique est-elle possible sans contraintes**, ou au contraire, **les règles sont-elles nécessaires à l'art ?**

Nous verrons d'abord que l'artiste ne peut créer **sans règles**, puis que l'art repose aussi sur la **transgression**, avant de conclure sur la possibilité d'un équilibre entre **cadre et liberté**.

Développement

Créer ne signifie pas faire n'importe quoi : toute œuvre d'art suppose un **travail**, une **maîtrise de techniques**, un **langage commun**. Aristote, dans sa *Poétique*, montre que la tragédie obéit à des règles (unité de lieu, temps, action) qui assurent **la cohérence de l'œuvre** et **l'émotion du spectateur**. Les règles offrent à l'artiste un **cadre** dans lequel il peut s'exprimer. En musique, par exemple, l'harmonie, le rythme, la tonalité sont des contraintes essentielles. Léonard de Vinci disait : « L'art vit de contraintes et meurt de liberté. » Sans règles, il n'y aurait ni style, ni forme reconnaissable. Les règles permettent de **communiquer un message**, de **se situer dans une tradition artistique**, de **se perfectionner**.

L'histoire de l'art montre que les grands artistes sont souvent ceux qui ont **rompu avec les conventions** pour inventer un langage nouveau. Les impressionnistes, comme Monet ou Manet, ont rejeté les règles académiques de la peinture pour explorer la lumière et la sensation. Picasso a déconstruit les règles de la perspective classique pour créer le cubisme. En littérature, Rimbaud affirmait : « Il faut être absolument moderne. » Ainsi, **la création suppose parfois la transgression**. L'artiste bouscule les normes esthétiques, sociales, voire morales, pour **provoquer, révéler, ou faire réfléchir**. Mais cette liberté n'est pas un chaos : elle consiste à **inventer de nouvelles règles**, à proposer une autre manière de voir le monde.

L'art est un espace de **tension** entre règle et liberté. Paul Valéry écrit : « Il n'y a pas d'œuvre d'art sans un peu de contrainte. » Même lorsqu'il transgresse, l'artiste **s'inscrit dans une démarche construite**. Il peut détourner les règles, les transformer, mais il en **garde la conscience**. D'ailleurs, certaines contraintes peuvent stimuler la créativité : on parle alors de **contrainte féconde** (ex. : les formes fixes en poésie comme le sonnet). Le mouvement de l'Oulipo (Perc, Queneau) a justement

montré qu'on peut **créer sous contrainte volontaire**, pour mieux renouveler l'expression. L'artiste ne doit donc ni être **prisonnier des règles**, ni **esclave de sa spontanéité**. Il trouve sa voix en dialoguant avec les normes, en les travaillant, en les dépassant parfois.

Conclusion

L'artiste **doit respecter certaines règles**, car elles lui permettent de **construire une œuvre intelligible, maîtrisée, partagée**. Mais il peut aussi **les dépasser ou les transformer**, en quête de nouveauté, de rupture ou de sens. Créer, ce n'est pas obéir passivement aux règles, ni les rejeter systématiquement, mais savoir **les comprendre, les détourner, ou en inventer d'autres**. La véritable liberté de l'artiste se trouve dans **ce juste équilibre** entre **maîtrise et invention, discipline et audace**.

- **SUJET 12 : L'art est-il un moyen de connaissance ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 12

Introduction

L'art est souvent associé à l'émotion, au plaisir esthétique ou à la créativité, tandis que la connaissance renvoie généralement à la raison, à la vérité et à la science. Mais de nombreuses œuvres d'art interrogent le monde, la condition humaine, l'histoire, les sentiments : elles semblent transmettre **une forme de savoir**. Dès lors, on peut se demander : **l'art est-il un moyen de connaissance ?** Autrement dit, permet-il de **comprendre quelque chose du réel ou de nous-mêmes**, au même titre que la science ou la philosophie ?

Nous verrons d'abord que l'art transmet **une forme de connaissance singulière**, avant de reconnaître ses **limites par rapport à la connaissance rationnelle**, puis de montrer qu'il propose une **voie propre de vérité humaine**.

Développement

L'art n'est pas une simple distraction : il révèle **des aspects profonds de l'existence humaine** que la science ou la logique ne peuvent exprimer. Selon Aristote (*Poétique*), la tragédie nous apprend à reconnaître nos émotions et nos passions par la « catharsis », une purification morale.

Victor Hugo écrivait : « L'art, c'est le reflet que renvoie l'âme humaine éblouie de la splendeur du beau. » Un roman, un tableau, une chanson peuvent nous **faire comprendre une époque, une situation, une douleur** sans passer par des démonstrations logiques. Marcel Proust soutenait que «

l'art seul nous fait sortir de nous-mêmes » et permet de **saisir l'essence des choses** au-delà des apparences. L'art nous fait donc **voir le monde autrement**, avec une **forme de lucidité émotionnelle et intuitive**.

L'art exprime des **expériences subjectives** : ce qu'il « montre » est souvent **ambigu**, ouvert à interprétation. Il ne donne ni preuve, ni vérité universelle, ni méthode. Platon critiquait l'art dans *La République* comme une **simple imitation** de la réalité, un « simulacre » trompeur. Il pensait que seule la philosophie mène à la vérité. Même Kant considérait que l'art relève du **sentiment de goût**, pas de la connaissance rationnelle. L'art ne permet pas de formuler des **lois générales** ou de produire un **savoir cumulatif** comme la science. Par exemple, un tableau ne prouve rien, il **évoque**. Sa portée cognitive est **indirecte, suggestive**.

Loin d'être inutile, l'art nous permet d'accéder à **une vérité vécue**, subjective mais essentielle : celle de **l'émotion, de l'expérience, du sens**. Hegel disait que l'art est une « manifestation sensible de l'Esprit », c'est-à-dire une manière de rendre visible des idées abstraites. L'artiste **dévoile un regard sur le monde**, une vision, une interrogation : **il fait voir autrement**. Paul Klee disait : « L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible. » Cette forme de vérité est **plus existentielle qu'intellectuelle** : elle touche ce que nous ressentons, croyons, rêvons. Elle ne s'oppose pas à la connaissance, elle en est **un complément**. Camus, dans *L'Homme révolté*, affirme que l'art est une **révolte lucide**, une recherche de sens dans un monde absurde.

Conclusion

L'art **n'est pas un moyen de connaissance au sens scientifique ou démonstratif** : il ne prouve rien, ne calcule rien, ne raisonne pas comme une science. Mais il propose une **autre forme de savoir**, plus intuitive, plus profonde, sur **l'existence humaine, les émotions, le sens de la vie**. À sa manière, l'art **nous éclaire, nous fait réfléchir, nous révèle à nous-mêmes**. Il est donc un **moyen de connaissance singulier**, à la frontière entre le sensible et le spirituel, entre l'émotion et la vérité.

REDACTION COMPLETE DU SUJET 13

 **Introduction**

Depuis la préhistoire, l'homme invente des outils pour se faciliter la vie : feu, roue, machine, ordinateur, intelligence artificielle... La **technique** est donc le fruit de l'intelligence humaine, visant à **transformer la nature** pour satisfaire ses besoins. Mais cette puissance technique, en progressant sans cesse, suscite une question fondamentale : **la technique rend-elle réellement l'homme plus libre ?** Autrement dit, nous permet-elle de **nous libérer de nos limites naturelles**, ou bien crée-t-elle **de nouvelles formes de dépendance ?**

Francis Bacon affirmait : « La science donne le pouvoir. » Mais ce pouvoir rend-il **libre** ou **esclave** ? Nous verrons que la technique peut être un **outil de libération**, mais qu'elle peut aussi engendrer **aliénation et dépendance**, avant d'envisager la possibilité d'un **usage responsable de la technique au service de la liberté**.

 **Développement**

La technique permet à l'homme de **dominer la nature**, de prolonger ses forces, de guérir, de communiquer, de se déplacer rapidement, de créer. Pour Descartes, la technique (fruit de la science appliquée) permet à l'homme de devenir « comme maître et possesseur de la nature ». Elle libère l'homme des **contraintes naturelles** (faim, froid, maladie), des **travaux pénibles** (machines), et du **temps** (gains de productivité, transport rapide). Elle ouvre aussi un accès **libre à l'information**, à la culture, à l'expression individuelle (ex. : Internet, intelligence artificielle, etc.). Marx reconnaît que les machines peuvent libérer l'homme du travail aliénant s'il en est **le maître**, non l'esclave. Ainsi, la technique semble bien **élargir notre champ d'action** et donc notre **liberté concrète**.

Plus l'homme dépend de la technique, plus il risque de **perdre sa liberté** : il **ne sait plus faire sans elle** ; il **s'en remet à des systèmes qu'il ne comprend pas** ; il devient **esclave de la performance** (efficacité, vitesse, productivité). Heidegger affirme que la technique moderne « enclot » l'homme dans un rapport utilitaire au monde, où tout devient « ressource », même l'humain. La technique, à force d'autonomie (ex. : IA, automatisation, surveillance), peut même **remettre en cause la liberté individuelle** (contrôle numérique, manipulation algorithmique, dépendance aux écrans). Jacques Ellul, dans *Le système technicien*, montre que la technique évolue selon sa propre logique, échappant au contrôle humain : elle crée des **besoins artificiels** et **conditionne nos choix**. Loin de libérer, la technique peut donc **déshumaniser** et **soumettre**.

La technique **n'est ni bonne ni mauvaise en soi** : tout dépend **de l'usage** qu'on en fait. Elle doit être **mise au service de l'homme**, et **non l'inverse**. Hannah Arendt distingue le « faire » (technique) du « penser » (éthique, politique) : c'est la pensée qui peut guider l'usage libre de la technique. Éduquer à l'usage de la technologie, réfléchir à ses **impacts sociaux, moraux, écologiques**, peut rendre l'homme **acteur**, non victime. Des lois, une culture éthique, et une conscience critique sont nécessaires pour que la technique **soit un outil de liberté**, pas une prison moderne. Kant rappelait : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité toujours comme une fin, jamais comme un moyen. » Cette exigence s'applique aussi à nos usages techniques.

✓ Conclusion

La technique peut être un puissant **facteur de libération** : elle élargit nos capacités, transforme notre rapport au monde, et soulage nos contraintes naturelles. Mais elle peut aussi devenir un **instrument d'aliénation**, si elle échappe à notre contrôle ou si elle nous coupe de nous-mêmes. La liberté technique n'est donc possible que si l'homme reste **lucide, responsable et maître de ses créations**. La véritable liberté ne réside pas seulement dans la **puissance d'agir**, mais dans la **capacité à penser ce que l'on fait**.

- **SUJET 14 : La technique menace-t-elle l'humanité ?**

REDACTION COMPLETE DU SUJET 14

✓ Introduction

Depuis la maîtrise du feu jusqu'aux robots intelligents, l'humanité a sans cesse développé des techniques pour améliorer son quotidien. Ces progrès ont permis d'augmenter notre confort, notre espérance de vie, notre puissance d'action sur le monde. Pourtant, ces mêmes techniques — nucléaire, intelligence artificielle, biotechnologie, etc. — font aussi peser des **risques inédits** sur notre **liberté**, notre **environnement**, voire notre **survie**. Ainsi, une question se pose : **la technique menace-t-elle l'humanité ?** Autrement dit, la technique moderne est-elle devenue **un danger pour l'homme**, ou reste-t-elle **un outil que nous pouvons maîtriser ?**

Nous verrons d'abord que la technique offre de nombreux **bénéfices pour l'humanité**, mais qu'elle comporte aussi des **risques réels**, avant d'interroger la possibilité de **repenser son usage de manière éthique et responsable**.

Développement

La technique est un produit de la **raison humaine**. Elle permet à l'homme de transformer la nature, de soulager la souffrance, de faciliter la vie. Pour Descartes, la technique est un moyen de devenir « maître et possesseur de la nature ». Elle a apporté : des **progrès médicaux** (vaccins, chirurgie) ; des **avancées dans les transports et les communications** ; une **meilleure connaissance du monde** ; des **possibilités d'expression, d'éducation, de coopération** inédites grâce au numérique. Le philosophe Alain affirmait : « L'homme qui travaille avec la machine est plus fort que l'homme seul. » Autrement dit, la technique a **amélioré les conditions de vie** de l'humanité.

À mesure qu'elle progresse, la technique devient **de plus en plus autonome et puissante**, au point d'échapper parfois au contrôle de l'homme. Jacques Ellul, dans *Le Système technicien*, montre que la technique évolue selon une **logique propre**, sans souci moral ou social. Exemples de menaces : **Destruction écologique** (pollution, changement climatique dus aux industries et transports) ; **Désocialisation** (isolement par les écrans, addiction aux réseaux) ; **Aliénation** (perte de savoir-faire humain, dépendance aux machines) ; **Surveillance de masse** (atteinte à la liberté individuelle) ; **Risque existentiel** (armes nucléaires, intelligence artificielle mal contrôlée) ...

Martin Heidegger dénonçait une technique qui **réduit la nature et l'homme à de simples ressources**, menaçant notre humanité même. La technique n'est plus seulement un outil : elle **conditionne nos modes de vie**, et peut mettre en péril ce qui fait **la dignité humaine**.

La technique n'est pas mauvaise **en elle-même** : tout dépend **de l'usage que l'homme en fait**. Hans Jonas, dans *Le Principe responsabilité*, appelle à une **éthique de la prévoyance** pour éviter que le progrès technique ne détruise l'avenir de l'humanité. Il ne s'agit donc pas de rejeter la technique, mais de : **réguler son développement** ; **impliquer les citoyens dans les choix technologiques** ; **mettre la science au service de l'humain**, non de la domination. Hannah Arendt distinguait le « faire » (la production technique) du « penser » (la responsabilité morale) : il est urgent de **réconcilier les deux**. Ainsi, la menace n'est pas la technique en soi, mais l'usage **aveugle, irresponsable ou intéressé** qu'on en fait.

Conclusion

La technique est une **création humaine** ambivalente : elle peut **libérer** ou **détruire, guérir** ou **dominer, relier** ou **isoler**. Ce n'est pas la technique qui menace l'humanité, mais **l'absence de conscience et de responsabilité** dans son usage. Le défi de notre époque n'est donc pas de fuir le progrès, mais d'**orienter la technique vers le bien commun**, en pensant ses conséquences pour les générations présentes et futures.

C'est à cette condition seulement que la technique pourra continuer à **servir l'humanité**, et non la **menacer**.